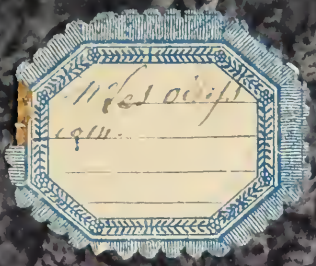
Picard, Louis Benoit
Les oisifs

PQ
2381
O4



LES OISIFS,

COMÉDIE ÉPISODIQUE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Sa Majesté l'Impératrice, à l'Odéon, le 30 octobre 1809.

PAR L. B. PICARD, de l'Institut.

Prix, 1 f. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, nos 13 et 15.

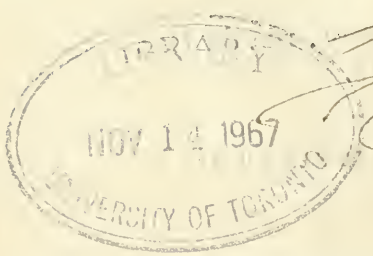
IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DERICOUR..	M. Firmin.
DURMONT, son oncle.	M. Fusil.
M. DEGLANTIER.	M. Clozel.
FLORVILLE.	M. Thénard.
LEFFILÉ.	M. Armand.
BOURDAS.	M. Perroud.
DUCHEMIN.	M. Chazel.
VERSAC.	M. Leborne.
BENJAMIN.	Mlle Roland.
FLAMAND.	M. Valville.
Madame BOURNEUIL.	Mme Légé-Molé
JULIE, sa fille.	Mlle Charles.
Madame de SÉNANGE.	Mlle Delille.
Madame DEGLANTIER.	Mlle Beffroi.

La scène est à Paris, dans le cabinet de Durmont. A droite de l'acteur est une petite porte pratiquée dans une fausse bibliothèque.

Tout contrefacteur sera poursuivi. Les exemplaires non signés seront réputés contrefaits.



PQ
2381
04

N.° 192. *Costume d ARMAND rôle de LEFFILÉ, dans les Oisifs* *Comédie de Picard*

Th de l'Impératrice

. . . . . y a-t'il assez long-tems que nous ne nous sommes vus ? Eh bien, mon ami, m'en voilà sauvé.

Scene XVI

A Paris chez Martinet, Libraire, rue du Coq N.° 13 et 15.

LES OISIFS,

COMÉDIE ÉPISODIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERICOUR, DURMONT, DUCHEMIN, *en robe-de-chambre, assis près de la cheminée, lisant le Moniteur.*

DERICOUR *reconduisant quelqu'un.*

Enchanté du plaisir de vous avoir vu. (*S'avançant en scène.*) Que le diable t'emporte et ne te ramène jamais. Est-il rien de pire pour les gens occupés que la visite de ceux qui n'ont rien à faire !

DURMONT *arrivant, en veste de jardinier, un arrosoir à la main, et parlant à son neveu.*

Est-ce pour moi que tu parles, mon neveu ?

DERICOUR.

Vous, mon oncle ! d'abord n'êtes-vous pas chez vous ? c'est ici votre cabinet, votre bibliothèque ; je suis trop heureux que vous veuillez bien me permettre d'y travailler. Et puis, sous cette veste de jardinier, on aurait peine à deviner un ancien avocat ; mais elle est loin d'annoncer un oisif.

DURMONT.

Je viens d'arroser mes tulipes. J'ai quitté mon état après un long exercice ; mais convaincu que rien n'est à fuir comme l'oisiveté, j'emploie encore mon loisir à rendre service quand l'occasion s'en présente, à cultiver mon

jardin, quand je n'ai personne à obliger. Or çà, j'ai à te parler : est-ce que notre vieux voisin Duchemin ne s'en ira pas ?

DERICOUR.

Vous savez que tous les matins il descend se chauffer, lire les journaux, et me demander si j'ai bien dormi.

DUCHEMIN *se levant.*

Rien n'est plus sûr : le pacha a été étranglé. Comment faites-vous donc pour n'avoir pas de fumée, on ne peut pas tenir chez moi ? Ah ! voilà le printemps. Bon jour Durmont. On ne vous a pas vu à l'Opéra hier ?

DURMONT.

Vous n'y avez pas manqué, vous ?

DUCHEMIN.

Voilà trente ans que j'y suis abonné.

DERICOUR.

Oui, pour dormir dans le foyer.

DUCHEMIN.

Si feu votre père vivait, il vous dirait que je n'y ai pas toujours dormi, jeune homme. J'y ai vu plus d'une génération : j'étais un glukiste forcené.

DERICOUR.

Allons, voilà sa conversation de tous les jours qui recommence.

DUCHEMIN.

Vivent les bouffons ! c'est-là qu'on chante !

DURMONT.

Qu'est-ce qui me disait donc que vous vous étiez réveillé pour crier *bis* au beau morceau ?

DUCHEMIN.

On croit que je dors ; je me recueille pour savourer. Je vais m'habiller. Ma tasse de chocolat chez Tortoni, deux

heures de soleil sur une chaise à Coblentz. Je gagne tout doucement les Tuileries. C'est aujourd'hui mon jour de pique-nique, et je ne vois guère que Franconi chez qui je puisse achever ma soirée. *(Il va pour sortir, et revient.)* A propos, il y a eu un repas superbe hier dans l'hôtel en face : trois cuisiniers. Quant aux aides de cuisine, on n'a pas pu m'en dire le nombre. Il y avait une livrée que je ne connais pas ; c'est étranger, danois ou polonais ; je saurai ce que c'est ; ne vous dérangez pas ; j'ai l'escalier dérobé, la petite porte en forme de bibliothèque ; et, sans gêner personne, j'entre et je disparais : bon jour. (*Il sort par la petite porte.*)

SCÈNE II.

DURMONT, DERICOUR.

DURMONT.

Expliquons-nous, mon neveu. Depuis trois ans, tu loges chez-moi. J'ai établi mes enfans, et sans leur faire tort, je peux encore t'être utile. Te voilà premier commis, et bientôt associé, je l'espère, de M. de S.-Yves, un des premiers banquiers de la capitale ; tu es laborieux, rangé ; tu es chéri, estimé, considéré dans le monde. Je suis content de toi ; mais il y a une bonne dame qui occupe le premier et le grand magasin, sur la rue, avec sa fille et le plus jeune de ses fils.... (L'aîné est à l'armée). Je leur ai accordé la jouissance de mon jardin. Il en résulte que la mère et la fille passent fréquemment dans ce cabinet, on se rencontre, on se parle, de là des visites d'amitié, de voisinage ; les miennes sont sans conséquence, mais les tiennes... J'ai cru m'apercevoir que tu avais de fréquentes distractions dans tes conversations avec la mère, quand la jeune personne était présente.

DERICOUR.

Ah ! mon oncle, ne pensez-vous pas que celui qui parviendrait à plaire à Julie serait le plus heureux des hommes. Quelle famille intéressante ! Rappellez-vous le moment où M. Bourneuil mourut, sa pauvre veuve ne voyait de ressource pour elle et ses trois enfans que dans la continuation du commerce de son mari ; mais ce commerce lui était absolument étranger. Si elle s'y livrait, qui pouvait veiller au soin du ménage ? Heureusement sa fille avait seize ans. Voilà le travail qui se partage entre elles deux ; le commerce continue de prospérer entre les mains de la mère, et la jeune personne, simple, naïve, mais active, économe, devient la ménagère de la maison ; son frère aîné, brave jeune homme, mon ami, part pour l'armée : il s'y distingue ; et moi je m'offre pour commencer l'éducation du plus jeune de ses fils. Trop heureux si ces petits services pouvaient me valoir l'estime de la mère...

DURMONT.

Et l'amour de la fille. Eh bien, mon ami, je te vois en bon train d'y parvenir, et je ne saurais blâmer ton inclination.

SCÈNE III.

DURMONT, DERICOUR, madame BOURNEUIL, *des papiers à la main.*

Madame BOURNEUIL.

J'entre sans me faire annoncer.

DERICOUR.

C'est madame Bourneuil.

Madame BOURNEUIL.

Bon jour, mes chers voisins. Je viens sans façon vous rendre une petite visite intéressée.

DURMONT.

Mon Dieu, que je suis fâché de vous recevoir dans cet équipage.

Madame BOURNEUIL.

La veste de travail, c'est à merveille.

DERICOUR.

Mon oncle ou moi serions-nous assez heureux pour que vous eussiez besoin de nous ?

Madame BOURNEUIL.

Oui sans doute. Voici le fait.

SCÈNE IV.

DURMONT, DERICOUR, madame BOURNEUIL, FLAMAND.

FLAMAND, *annonçant.*

Monsieur de Versac.

DERICOUR.

Peste soit de l'importun.

Madame BOURNEUIL.

Qu'est-ce que ce monsieur de Versac ?

DERICOUR.

Un joueur!

Madame BOURNEUIL.

Vous connaissez des joueurs ?

SCÈNE V.

DURMONT, DERICOUR, madame BOURNEUIL, VERSAC.

VERSAC.

Votre serviteur, mon cher Dericour. Je vous dérange peut-être, je ne vous importunerai pas long-temps; je viens en passant vous souhaiter le bon jour, et je m'en vais. Il y avait un siècle que je ne vous avais vu.

DERICOUR.

Je suis fort occupé.

VERSAC.

Je le sais. Votre exemple me fait honte; plus âgé que vous je n'ai pas d'état. Que voulez-vous? je suis né paresseux; j'avais une fortune suffisante; mais comme j'ai toujours aimé mes plaisirs, et que je ne gagnais rien, tous les mois il fallait entamer mon capital; j'ai vendu ma dernière terre, parce que je me croyais en veine, et me voilà à quarante ans, sans aucun revenu; je n'en suis pas plus triste, c'est peut être à cela que je dois mon bonheur.

DERICOUR.

Comment donc?

VERSAC.

En modérant son ambition, on est sûr de fixer la fortune. Quand j'avais des sommes, je jouais comme un étourdi; il m'est resté juste de quoi faire les fonds d'une martingale, sûre.. oh mais sûre..... Voilà deux mois qu'elle me réussit.

DURMONT.

Vous touchez peut-être au moment de la voir manquer.

VERSAC.

Impossible; je l'ai éprouvée. Tout y est prévu, les séries,

les intermittences, jusqu'au trente-un de refait. A la bonne heure, si je jouais avec passion, avec avidité; mais je suis froid, désintéressé, mon jeu est réglé. Je gagne douze francs le matin, douze francs le soir, cela fait vingt-quatre, cela me suffit, et je quitte la partie. Je regarde jouer, je me promène dans la salle, je cause avec les joueurs, je console et je prêche ceux qui perdent, je félicite ceux qui gagnent, je prends un verre de punch ou de limonade, je fais un tour dans le jardin quand il fait beau, j'entre au spectacle, je dîne tous les jours chez un ami ou chez un restaurateur, je m'endors tous les soirs en lisant quelque roman, je suis libre, indépendant, point de dettes, point de soucis, point de chaîne, je suis très-heureux. Vous l'êtes aussi, vous Dericour, dans un autre genre. C'est tout simple, vous aimez le travail. Or çà, vous vous portez bien, voilà ce que je voulais savoir. Conservez-moi votre amitié, il faudra qu'un de ces jours, nous dînions ensemble. Je vous laisse à vos affaires et je vais aux miennes; monsieur et madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DURMONT, DERICOUR, madame BOURNEUIL.

DERICOUR.

Enfin il est heureux, tant mieux pour lui.

Madame BOURNEUIL.

Oui, fiez-vous aux chances du jeu.

DERICOUR.

Vous disiez donc, madame qu'il s'agissait.....

Madame BOURNEUIL.

De mon fils Eugène. Son colonel, qui vient d'être nommé général, est arrivé à Paris hier au soir.

DERICOUR.

Je le connais.

Madame BOURNEUIL.

Moi, je connais son secrétaire; c'est lui qui vient de m'apporter une lettre de mon fils. Le général ne doit rester qu'un jour à Paris ; ainsi, nous n'avons pas de temps à perdre. Mon fils, qui est lieutenant, voudrait bien être un de ses aides-de-camp. Son colonel l'a remarqué ; mais il y en a tant d'autres. Il m'a fait passer ses titres, ses papiers, les voici. Son brevet d'officier, son brevet de la croix d'honneur.

DERICOUR.

Je vous entends. Confiez-moi sa lettre, ses papiers.

SCÈNE VII.

DURMONT, DERICOUR, madame BOURNEUIL, JULIE.

JULIE, *arrivant par le fond.*

Maman, voilà un monsieur qui vous demande.

Madame BOURNEUIL.

J'y vais. Eh bien, mon enfant, nos voisins veulent bien s'engager à servir ton frère.

JULIE.

J'en étais sure.

DURMONT.

Oh! moi, je suis retiré du monde, je ne connais plus personne : mais mon neveu!

JULIE.

Oui, comme me disait ma mère, monsieur Déricour, sans faire sa cour aux gens en place, en approche, en

est estimé. Ses qualités, les services qu'il a eu occasion de rendre, le nom de son oncle, lui ont acquis des amis. On aime à l'obliger parce qu'il est obligeant.

DERICOUR.

Ah! mademoiselle, quel bonheur pour moi de pouvoir être utile à votre famille! Je vois tout ce qu'il y a à faire, un mémoire, une visite au général, une autre à l'un de ses parens, une autre.....; je ferai tout, je verrai tout le monde aujourd'hui même, et monsieur de S.-Yves ne s'apercevra pas seulement que j'aie pensé à faire autre chose que mon ouvrage.

DURMONT.

Bravo, mon neveu! une tête vive, un bon cœur, un esprit actif, c'est de famille chez nous. Convenez, madame Bourneuil, qu'une femme serait heureuse avec ce jeune homme.

JULIE.

C'est précisément ce que maman me disait hier.

Madame BOURNEUIL, *l'interrompant.*

Moi! Ne me faites donc pas parler à votre fantaisie, mademoiselle. J'ai beaucoup d'amitié, beaucoup de reconnaissance pour monsieur Déricour; mais il faut songer à l'avenir. Pour se marier, au défaut de fortune, il faut un état.

DURMONT.

Il va en avoir un, il ne tardera pas à être associé dans la maison de banque où il travaille.

Madame BOURNEUIL.

Eh bien, que cela arrive, et peut-être.... Mais nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire; l'oisiveté est la mère de tout vice. C'est un vieux et bon proverbe. C'est le travail qui nous met à l'abri des mauvaises tentations. Chacun à son ouvrage, moi à mon comptoir,

M. Durmont à son jardin, ma fille aux soins de son ménage, M. Dericour aux démarches qu'il veut bien entreprendre pour nous; et quand mon fils sera nommé, nous verrons ce qui nous restera à faire. Votre servante, messieurs. Viens ma fille.

JULIE.

Sans adieu, messieurs. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII.

DURMONT, DERICOUR.

DURMONT.

Allons, mon ami, c'est pour toi que tu vas travailler.

DERICOUR.

Quelle heureuse circonstance! Tout autre serait effrayé de l'ouvrage que j'ai à faire : trois, quatre visites, peut-être dans quatre quartiers différens, et des comptes, des bordereaux, un état de sa caisse que M. de S.-Yves me demande pour aujourd'hui! Heureusement tout est en régle; il ne s'agit que de trouver un copiste intelligent, expéditif....

DURMONT.

Il est tout trouvé. C'est moi qui serai ton copiste.

DERICOUR.

Vous, mon oncle?

DURMONT.

Je n'ai plus d'autre occupation que celle de servir mes amis, et je n'ai garde d'en laisser échapper l'occasion. Où sont tes papiers?

DERICOUR.

Les voici.

DURMONT.

Donne. Je m'enferme dans ma chambre à coucher; toi, songe aux intérêts du jeune Bourneuil. (*Il sort.*)

DERICOUR.

Ah mon oncle, quelle obligation! Flamand. C'est un mémoire en dix lignes tout au plus... Plus ils sont courts, mieux ils sont lus. Flamand.

SCÈNE IX.

DERICOURT, FLAMAND.

FLAMAND.

Me voilà, monsieur.

DERICOUR, *approchant lui-même la table et le fauteuil.*

Eh vîte, approche cette table, un fauteuil; ne touche pas à mes papiers; dans un quart d'heure, un cabriolet de place à la porte; sur-tout mets-toi en faction dans l'antichambre; je n'y suis pour personne.

SCÈNE X.

DERICOUR, FLORVILLE.

FLORVILLE, *en entrant.*

Un moment, un moment; cet ordre là n'est pas pour moi. (*Flamand sort.*)

DERICOUR.

Ciel! Florville.

FLORVILLE.

Dericour sait bien que je ne viens pas pour l'empêcher

de travailler. Nous connaissons trop le prix des momens, nous autres gens occupés. Bon jour, mon cher ; quest-ce que tu fais là ?

DERICOUR, *assis et écrivant.*

Un mémoire pour le jeune fils de madame Bourneuil.

FLORVILLE.

Pour quel objet ?

DERICOUR, *toujours écrivant.*

Pour le faire nommer aide-de-camp d'un général.

FLORVILLE.

Ah ! Ah ! Mais a-t-il des titres, des droits ?

DERICOUR.

Blessé, élevé en grade sur le champ de bataille, membre de la légion !

FLORVILLE.

C'est très-beau; mais quel intérêt tu prends à ce jeune homme. Ah ! la sœur est jolie.

DERICOUR.

Ne m'interromps pas, je t'en prie.

FLORVILLE.

C'est juste. Travaille, travaille. Est-ce que je ne pourrais pas t'aider dans tes démarches ? J'ai tant d'amis, je suis si répandu. Quand on se mêle d'écrire, et qu'on a été assez heureux pour obtenir quelques, succès, on est si bien vu, si bien reçu. Joignez à cela que je sais me rendre agréable s'il s'agit de brocher un proverbe, une fête, un impromptu ; que je ne manque de caractère, ni de courage pour soutenir une opinion, tout cela en impose. Mais mon Dieu je t'interromps.

DERICOUR, *se levant.*

C'est vrai. Pardon, mon cher Florville, mais il faut....

FLORVILLE.

Un seul mot, et je pars. Personne n'est plus ennemi que

moi de ces discoureurs qui vous abordent, vous importunent, vous demandent ce que vous savez de neuf, pour avoir le plaisir de vous dire ce qu'ils savent. Quand je pense à cette foule d'oisifs qui tous les soirs se précipite dans les cafés, dans les spectacles; et au nombre de gens fort occupés pour divertir ceux qui n'ont rien à faire...

DERICOUR.

Au fait.

FLORVILLE.

J'y suis. Tu sens combien j'ai droit de compter sur toi, mon ami intime, quand je te vois prendre feu pour un petit jeune homme que tu connais à peine. N'est-il pas affreux de penser qu'un homme d'un vrai mérite, sans vanité, se trouve aux expédiens? C'est pourtant ma situation, mon ami.

DERICOUR.

Tu es bien doué de l'amour-propre le plus franc, le plus imperturbable.

FLORVILLE.

Non, je me rends justice. Je t'ai confié sous le secret que j'avais des probabilités, des certitudes même, pour une place grave, importante : oh je ferai quelque chose un jour; mais il est de la prudence de frapper à plusieurs portes. Je préside une société littéraire, je suis membre du comité de lecture d'un théâtre, où je veille avec soin à ce qu'on ne reçoive que des pièces morales; mais c'est de la gloire sans profit. J'ai imaginé de faire insérer dans les papiers un petit article. Tiens, lis.

(*Il lui remet les Petites-affiches.*)

DERICOUR, *lisant.*

« Un jeune homme de vingt-quatre ans, d'une figure « douce, d'une famille honnête, aimant la littérature, « possédant la musique, composant la romance..

FLORVILLE.

C'est modeste, comme tu vois.

DERICOUR, *continuant.*

« offre, en qualité de lecteur ou de secrétaire, de faire « société à une personne qui ait assez de fortune pour « jouir de tous les agrémens de la vie, à la ville ou à la « campagne : il demande la table et un petit logement « dont la vue soit propre à inspirer sa muse. (*En riant.*) Joli article.

FLORVILLE.

N'est-ce pas ? lis donc jusqu'au bout.

DERICOUR, *continuant.*

« S'adresser à M. trois étoiles, chez M. Déricour.... » O ciel, mon adresse ! Comment ! c'est chez moi que tu donnes rendez-vous !

FLORVILLE.

Je ne peux pas le donner chez moi : je suis fort connu, mais, je demeure si loin, si haut ! cela me nuirait pour l'autre objet que je sollicite ; et puis, mes créanciers ! C'est une indiscrétion, tu me la pardonneras.

DERICOUR.

Non, parbleu. Te moques-tu de moi ? me députer tous les originaux, tous les oisifs de la ville et des fauxbourgs !

FLORVILLE.

Ne te fâches pas, ne nous brouillons pas, j'indiquerai une autre adresse ; mais cela n'est pas bien, il faut se gêner pour ses amis ; c'est un de mes principes, et j'avais droit de m'attendre.....

SCÈNE X.

DERICOUR, FLORVILLE, FLAMAND.

FLAMAND, *annonçant.*

Madame de Sénange.

DERICOUR.

Comment, bourreau; quand je te dis que je n'y suis pas.

FLAMAND.

Mais, monsieur, une parente de madame Bourneuil! Et puis, c'est monsieur Durmont qu'elle demande.

FLORVILLE.

Madame de Sénange? J'aime cette femme là; elle dit du mal de tout le monde : elle fait la niaise pour avoir le plaisir de vous dire en face une méchanceté. La voici.

SCÈNE XI.

DERICOUR, FLORVILLE, madame DE SÉNANGE.

Madame DE SÉNANGE, *entrant en riant.*

Ah, c'est trop plaisant. Vous ici Florville! tant mieux. Je venais pour parler à votre oncle, Déricour : si vous saviez comme je me suis amusée hier à la campagne : un provincial mystifié, une fausse attaque de voleurs, un fantôme, un revenant! J'en ai eu peur; moi qui l'avais arrangé. Eh bien, aujourd'hui, je tremble de m'ennuyer, je n'ai plus rien à faire, je sens mes vapeurs qui commencent; oh! il se présentera quelque bonne occasion.... A propos, je ne suis pas fâché d'avoir une explication avec vous, Déricour.

DERICOUR.

Avec moi!

Madame DE SÉNANGE.

On a remarqué vos assiduités auprès de mes cousines, madame Bourneuil et sa fille : cela fait jaser, je déteste les caquets.

FLORVILLE.

Je ne m'étonne plus de ton zèle à servir le frère.

Madame DE SÉNANGE.

Ce n'est pas que ne je sois persuadée..... mais qui peut connaître le fond des ames? Ah! les hommes! Le gros Forlis est bien déchu. Pas d'autre moyen de rendre ses comptes qu'une faillite. Ce grand pâle de S.-Firmin commence à s'engraisser. On le dit sot et fripon ; mais il fait fortune. Que d'esprit, que de probité ! Vous connaissez les deux Dorvillé? leur père est mort : on les cite comme les deux frères les plus unis : j'ai eu la maladresse de parler devant eux d'héritage, de partage, de succession, les voila brouillés. Cela m'a fait de la peine; je ne croyais pas qu'ils prendraient la chose si sérieusement.

FLORVILLE.

Etes-vous assez méchante ?

Madame DE SÉNANGE.

Moi, méchante ! Je suis la meilleure femme. Est-ce ma faute si je remarque les ridicules et les travers de mes amis. Je n'ai plus de mari, je n'ai pas d'enfans, il faut bien passer le temps : c'est comme si je disais que vous êtes un inutile, un véritable oisif, quoique très-affairé, puisque vous ne vous occupez que des plus petits riens. Pardon s'il m'échappe de ces petites naïvetés, c'est par l'intérêt que je vous porte.

DERICOUR, *à part.*

Fort bien, ils s'amusent à se dire leurs vérités, et moi, je n'avance pas.

Madame DE SÉNANCE.

Revenons à notre objet. Vous dites donc, Déricour, que vous adorez ma cousine? Comptez sur moi auprès d'elle. C'est un mariage à faire. Eh bien, suis-je méchante? Eh, une idée qui me vient ! Je veux vous placer, Florville. Oui, j'ai votre affaire, une place dans vos goûts, purement littéraire; venez, je vais vous mener chez la personne de qui dépend la place, je verrai votre oncle

une autre fois, Déricour. Il y a un concurrent, je dirai du mal de lui, du bien de vous, vous m'appuierez.

FLORVILLE.

Moi, dire du mal ! Mauvais moyens.

Madame DE SÉNANGE.

Je vous réponds qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens qui s'en servent; mais vous avez raison, cela n'est pas bien : nous l'épargnerons, et d'ailleurs, dans une autre occasion, vous ferez tout pour lui.

FLORVILLE.

Oui, certes, quand j'ai tout ce qu'il me faut, moi, je suis tout feu pour les autres; je m'abandonne à vous.

Madame DE SÉNANGE.

Je n'ai plus de vapeurs. Voilà de quoi bien employer ma journée. Adieu Déricour. *Elle sort avec Florville.*

SCÈNE XIII.

DERICOUR, FLAMAND.

DERICOUR.

Ah ! grace au ciel.....

FLAMAND, *entrant.*

Monsieur, le cabriolet est à la porte.

DERICOUR.

Et mon mémoire qui est à peine commencé! Qu'il attende; j'entre un instant chez mon oncle, pour voir où il en est de son ouvrage : ni lui ni moi n'y sommes pour qui que ce soit. Point de gaucherie, sur-tout, où je te chasse. (*Il sort.*)

FLAMAND, *seul.*

Mon Dieu, monsieur, n'ayez pas peur. Si j'ai été gauche une fois, c'est sans mauvaise intention.

SCÈNE XIV.

FLAMAND, LEFFILÉ.

LEFFILÉ.

Bon jour, mon cher Flamand.

FLAMAND.

Ah ! c'est vous, M. Leffilé ; mais d'où venez-vous donc ? Voilà tantôt deux mois qu'on ne vous a vu.

LEFFILÉ.

Eh ! mon ami, est-ce que vous ne savez pas que j'ai été bien malade ?

FLAMAND.

Vous, monsieur ! on ne le dirait pas ; vous n'êtes pas plus maigre qu'auparavant. Je me disais aussi : Mais d'où vient donc que M. Leffilé ne nous fait plus sa petite visite, une fois par semaine au moins ?

LEFFILÉ.

Est-ce que votre maître n'a pas été inquiet de ma santé ?

FLAMAND.

Pardonnez-moi, monsieur ; il m'en demandait des nouvelles... de temps en temps.

LEFFILÉ.

Annoncez-moi, je vous en prie, mon ami.

FLAMAND.

Oh, comme monsieur sera fâché ! Il n'y est pas.

LEFFILÉ.

Eh bien, je verrai monsieur son oncle en l'attendant.

FLAMAND.

Il vient de sortir, monsieur.

LEFFILÉ.

M. Durmont aussi? Je reviendrai. Attendez, faites-moi le plaisir de remettre cette carte à M. Dericour. Attendez donc, et celle-ci à M. Durmont. (*Il lui remet deux cartes de visites.*)

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, monsieur.

LEFFILÉ.

Cela me contrarie; je ne sais trop que devenir d'ici à l'heure de la parade. Vous savez qu'il y a aujourd'hui une revue magnifique. Permettez que je me repose un instant: je suis si faible encore.

FLAMAND.

Comment donc, monsieur, avec le plus grand plaisir. (*A part.*) Il ne s'en ira pas!

LEFFILÉ *s'asseyant.*

Ah! savez-vous que le Louvre avance. Je suis une espèce d'inspecteur des travaux publics; les ouvriers m'ont reconnu.

SCÈNE XV.

LEFFILÉ, FLAMAND, DERICOUR.

DERICOUR, *sortant de chez son oncle.*

Oui, mon oncle, toutes les sommes en chiffre.

LEFFILÉ.

Eh! le voilà, ce cher Dericour!

DERICOUR *à Flamand.*

Encore.

FLAMAND.

Demandez à monsieur si je ne lui ai pas dit que vous étiez sorti?

DERICOUR *à Flamand.*

Veux-tu bien te taire?

LEFFILÉ.

Ne le grondez-pas. C'est vrai, il me l'avait dit ; et il y a mieux, je ne saurais vous en vouloir : n'est-il pas naturel qu'on se fasse celer quand on est occupé. D'ailleurs, si vous aviez su que c'était moi..... Au surplus, j'y suis fait. Moi qui n'ai d'autre métier que celui de rendre des visites, quand je me porte bien, je monte, je descends les escaliers, je parle aux portiers, aux femmes-de-chambre, et j'ai le bonheur de ne pas dîner sans avoir des nouvelles de presque tous mes amis.

DERICOUR *à Flamand.*

Allons, sors.

SCÈNE XVI.

LEFFILÉ, DERICOUR.

LEFFILÉ.

Embrassons-nous, mon cher Dericour ; y a-t-il assez long-temps que nous ne nous sommes vus ? Eh bien, mon ami, m'en voilà sauvé.

DERICOUR.

De quoi donc?

LEFFILÉ.

De ma maladie. Je l'ai échappé belle : c'est aujourd'hui ma première sortie. Je me suis dit ce matin. Il fait un peu froid, mais sec ; c'est le temps que mon médecin m'a ordonné : j'irai à pied, tout en me promenant, le long des quais, et me voilà.

DERICOUR.

Voulez-vous permettre que j'écrive...?

LEFFILÉ.

Ecrivez, écrivez ; je vous parlerai quand vous aurez fini.

DERICOUR.

Quand j'aurai fini, il faudra que je sorte.

LEFFILÉ.

Ah, vous sortirez ! Comme je vous disais, l'air est un peu vif. Il faut prendre garde aux rhumes ; ma maladie m'a trop appris combien la santé est précieuse. Une jaunisse affreuse ! cela m'est venu d'une colère... contre mon gendre. Je voyais tout jaune ; enfin, je rêvais jaune. J'ai envoyé chercher mon docteur : il m'a ordonné je ne sais quelle potion, composée de je ne sais quoi : cela m'a fait un bien ! j'étais tout gaillard.

DERICOUR *s'est assis et écrit.*

Et vous fûtes guéri ?

LEFFILÉ *allant reprendre son fauteuil, et s'approchant de Dericour.*

Oh ! que non pas, nous n'en sommes pas là ; n'allons pas si vîte. Il me survint une crise le lendemain ;..... non, le surlendemain.... Je disais bien, le lendemain, un mardi ; cela devint très-compliqué. J'ai été six semaines au lit ; on m'a mis les sang-sues. J'ai eu les ventouses aux jambes ; on m'a saigné deux fois : j'ai pris trois fois l'émétique.

DERICOUR, *à part.*

Allons, il ne me fera pas grace d'un verre de tisane.

LEFFILÉ.

Enfin, il y a huit jours, mon médecin m'écrit une ordonnance, l'apothicaire se trompe, m'envoie le contraire précisément.

DERICOUR.

Ah ! grand Dieu !

LEFFILÉ.

Ne vous effrayez pas, méprise heureuse, cela m'a sauvé ; mon médecin en était tout fier.

DERICOUR.

Il y avait de quoi. (*On entend un cor de chasse.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

LEFFILÉ.

Un cor de chasse, quelque voisin qui s'amuse. Cela me transporte dans les bois. Ce que vous aurez peine à croire, c'est que ma maladie n'a pas été sans quelque agrément pour moi ; cela m'a occupé. (*On entend encore le cor de chasse.*)

DERICOUR.

Encore ; mais ce n'est pas un voisin. Flamand. (*Le cor continue.*)

LEFFILÉ.

Voila un homme qui a une bonne poitrine.

DERICOUR.

Flamand, Flamand.

SCÈNE XVII.

DERICOUR, LEFFILÉ, FLAMAND, *un cor de chasse à la main.*

FLAMAND.

Monsieur.

DERICOUR.

Comment, malheureux, c'est toi qui fais ce tintamarre ?

FLAMAND.

Oui, monsieur; je prends ma leçon.

DERICOUR.

Si tu pouvais la prendre plus loin.

FLAMAND.

Ne vous fâchez pas, je vais dans ma chambre. (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

LEFFILLÉ, DERICOUR.

Ce drôle-là !

LEFFILÉ.

Il aime à s'instruire ; cela ne vaut-il pas mieux que de dormir ou de jouer aux cartes dans un antichambre ? Comme je vous disais, je suis méthodique, sans passions. Ce que j'ai fait hier je le fais aujourd'hui, et je le ferai demain ; je ne manque pas une cérémonie, une revue.

DERICOUR.

Vous devez bien regretter les processions.

LEFFILÉ.

Beaucoup.

SCÈNE XIX.

LEFFILÉ, DERICOUR, DEGLANTIER, madame DEGLANTIER, BENJAMIN.

DEGLANTIER, *en dehors.*

Personne à l'antichambre, entrons.

DERICOUR.

Comment, personne !

LEFFILÉ.

Eh non ; vous avez envoyé votre domestique prendre sa leçon dans sa chambre.

Madame DEGLANTIER, *entrant.*

Allons, présente-moi.

DEGLANTIER, *posant son parapluie contre une table.*

Attends, que je mette là mon parapluie. Quel temps il fait ! C'est-à-dire il fait beau, mais le ciel se brouille.

DERICOUR.

Qu'est-ce que c'est que toute cette famille ?

DEGLANTIER,

M'y voilà. Nous venons..... Ah ! parbleu, c'est bien lui, c'est bien le fils du Déricour de Gisors. Seulement le père était plus petit et plus gros. Vous ne me reconnaissez pas, mon cousin ? Félix Déglantier, dont le père épousa en secondes noces Anne-Angélique Déricour, qui était cousine germaine de votre père.

DERICOUR.

Ah ! oui, je me rappelle les Déglantiers. (*A part.*) Que le diable les emporte.

LEFFILÉ, *à part.*

Voyez si l'on peut être seul un instant !

DEGLANTIER.

Voulez-vous bien permettre que je vous présente ma petite femme.

Madame DEGLANTIER.

Mon cousin, j'ai bien l'honneur..... Nous venons de Versailles, où nous habitons : mon mari est un des inspecteurs du parc. C'est tout simple, son père était officier du gobelet. Monsieur Déglantier m'avait bien dit qu'il avait un cousin Déricour dans les affaires ; mais comment le trouver ? Voila que ce matin, en lisant les Affiches au café du pont-neuf, je vois votre nom et votre adresse.

DERICOUR, *à part.*

Allons, c'est à Florville que je dois mes cousins de Versailles.

DEGLANTIER.

Je voulais d'abord envoyer, mais ma foi nous voilà nous-mêmes, et voila mon fils Benjamin que je vous amène : il a six ans, il est gentil et bien élevé, il fait tout ce qu'on veut.

Madame DEGLANTIER.

Allons, Benjamin, tenez vous droit, et embrassez votre cousin.

BENJAMIN.

Je ne veux pas, moi.

Madame DEGLANTIER.

Attends, attends, petit drôle; je vais t'apprendre à avoir des volontés. Allons, mon petit homme, tu vas embrasser ton cousin, n'est-ce pas?

BENJAMIN.

Non.

Madame DEGLANTIER.

C'est unique; il est si obéissant ordinairement.

DEGLANTIER.

Il est charmant. De l'esprit, de la mémoire, et du jugement. (*A Benjamin.*) Ne pleurez plus, et récitez une fable.

BENJAMIN, *recitant.*

La cigale ayant chanté
Tout l'été, ...
Tenait en son bec un fromage.

Madame DEGLANTIER.

Veux-tu bien te taire? Ah mon Dieu! il confond tout.

DERICOUR.

Ne le forcez pas, je vous en prie, ma cousine.

DEGLANTIER.

Il faut vous dire, mon cousin, que tous les mois, dans la belle saison, nous faisons un petit voyage à Paris. Je mène une vie fort agréable à Versailles. Ma place me convient, il n'y a rien à faire; mais je sais m'occuper : on se promène, on va au café, on joue au billard; mes appointemens sont modiques, nous avons un peu perdu par les assignats; mais enfin, on a encore assez pour vivre et se reposer.

(*Leffilé donne des bonbons au petit Benjamin.*)

Madame DEGLANTIER.

Sans compter que j'ai eu une jolie dot ; et puis les héritages ! Par exemple, mon cousin, vous ne me demandez pas pourquoi j'ai un ruban noir à mon chapeau. C'est la fin d'un deuil. Un oncle, de mon coté. Dix mille francs, sans le linge et les bijoux, qui nous tombent comme des nues.

LEFFILÉ, *soupirant.*

Hélas !

Madame DEGLANTIER.

Qu'est-ce que c'est ? Est-ce que ce monsieur se trouve mal ?

LEFFILÉ.

Non ; mais je pense à la douleur qu'a dû causer à madame la mort de son oncle ; j'ai passé par-là.

Madame DEGLANTIER.

Ne m'en parlez pas. Je l'ai pleuré ! je l'ai pleuré ! Si vous saviez comme ce pauvre petit Benjamin était affligé ! Son père l'a mené à l'enterrement par récompense.

DEGLANTIER.

Qu'est-ce que tu dis donc ?

Madame DEGLANTIER.

Eh non, pour son instruction. Ah ! mon Dieu, je crois que j'ai dit une sottise.

(*Pendant cette fin de scène, Leffilé s'endort, et le petit Benjamin lui prend quelques bonbons dans sa boîte, qu'il tient ouverte.*)

DEGLANTIER.

Mais dites-moi donc, mon cousin, j'espère bien que ce n'est pas vous qui songez à être lecteur-secrétaire.

Madame DEGLANTIER.

Tu n'as donc pas compris l'article ? il s'agit d'un de ses amis. Si vous saviez combien je suis aise de vous avoir trouvé ; vous êtes répandu dans la belle société :

vous pourrez être utile à mon mari. M. Deglantier a de l'esprit, beaucoup d'esprit; mais il manque d'ambition. Il faudra que vous nous rédigiez un petit mémoire pour lui obtenir de l'augmentation.

DEGLANTIER.

Eh bien, ma femme, ne vas-tu pas importuner notre cousin ? A la bonne heure quand il viendra manger notre soupe à Versailles.

Madame DEGLANTIER.

Ah, oui; c'est une partie à faire : prenons jour, mon cousin.

DERICOUR.

Mille pardons, je suis très-occupé.

DEGLANTIER.

A qui le dites-vous ? Eh vraiment, les gens occupés ont toujours... quelque occupation ! mais il faut du repos. Le premier jour que les eaux joueront : est-ce convenu? Je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez promis.

DERICOUR.

Eh bien, je vous écrirai.

DEGLANTIER.

Fi donc ! vous donner cette peine-là; c'est moi qui vous enverrai notre adresse; tout près du Parc, à deux pas de la Comédie, une grande porte cochère : je suis très-connu. Ah çà, ma chère amie, il ne faut pas abuser des momens du cousin.

Madame DEGLANTIER.

D'autant plus que nous avons trois autres visites à rendre; nous ne sommes pas plus attendus que nous ne l'étions ici, et il ne faudrait pas manquer les personnes. Allons, Benjamin, faites la révérence à votre cousin Dericour, et tâchez d'être un peu plus aimable la première fois que vous viendrez le voir.

DEGLANTIER.

Ah oui ! nous reviendrons. La première fois je vous amènerai le cadet; il est encore plus aimable.

Madame DEGLANTIER.

Ne vous dérangez donc pas. Nous allons rester, si vous nous reconduisez plus loin.

DERICOUR.

Je vous laisse.

DEGLANTIER.

Enchanté d'avoir fait votre connaissance.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XX.

DERICOUR, LEFILÉ.

LEFFILÉ.

Mais c'est donc une gageure ? (*Remarquant Leffilé qui s'est endormi pendant la scène precédente.*) Comme il dort ! au moins celui-là ne me gênera pas. Respectons son sommeil, et travaillons. (*Il va pour s'asseoir.*)

LEFFILÉ *s'éveillant.*

Eh bien, ils sont partis !

DERICOUR.

Allons.

LEFFILÉ

Je m'étais endormi. Je vous dirai que ce qui m'est resté de ma maladie, c'est une perpétuelle envie de dormir; je m'endors au bruit d'une dispute, d'une conversation; mais quand je me trouve seul avec quelqu'un, je me réveille sur-le-champ.

DERICOUR.

Comme c'est agréable.

LEFFILÉ.

Ce que c'est que l'imagination ! Il me vient des idées en dormant..... Je rêvais que j'étais chef des Arabes !

DERICOUR.

Diable !

LEFFILÉ.

Attendez-donc ! Qu'est-ce que j'entends-là ? les tambours ! Eh mon Dieu ! la revue ! Là, vous me faites perdre mon temps ; autant rester à présent. Mais non, je vais courir. Voici votre oncle : je ne vous laisse pas seul. Je vous souhaite le bon jour. (*Il sort.*)

SCÈNE XXI.

DERICOUR, DURMONT.

DURMONT, *portant des papiers.*

Voici tous tes comptes bien en ordre, mon neveu. Où en es-tu de ton mémoire, pour le général ?

DERICOUR.

Ai-je pu trouver le moment d'en écrire deux phrases ? Mille importuns..... ! Il m'en vient de Paris, de Versailles !

DURMONT.

Que le ciel confonde les oisifs ! Quand ils ne sont pas des imbécilles qui s'ennuient et qui ennuient les autres, ce sont des méchans, qui, pour tuer le temps, font du tort à ceux qui savent l'employer. Mets-toi là.

DERICOUR.

Pourvu qu'on ne vienne pas encore me déranger.

DURMONT *allant fermer la porte.*

Je mets le verrou ; je reste avec toi pour t'aider, si tu en as besoin ; ou si, par une ruse diabolique, quelque importun venait à pénétrer jusqu'ici, je suis là pour lui tenir compagnie ; mais c'est impossible, personne ne viendra.

(*Pendant cette tirade, Dericour s'est mis à son bureau, et travaille.*)

SCÈNE XXII.

DERICOUR, DURMONT, DUCHEMIN.

DUCHEMIN, *entrant tout doucement par la petite porte de la bibliothèque.*

Je ne suis pas de trop.

DURMONT.

Ah ! morbleu, je n'avais pas pensé à la petite porte.

DUCHEMIN.

J'entre par la porte des amis.

DERICOUR.

Fermez une porte, ils entreront par une autre.

DUCHEMIN.

J'ai voulu vous revoir avant d'aller à mon dîner de fondation. D'abord, cette livrée que je ne connaissais pas ; j'avais bien deviné, c'est un Lithuanien.

DURMONT, *voulant l'empêcher de parler à Dericour.*

Mon bon monsieur Duchemin, parlez à moi, je vous en prie ; mon neveu est occupé.

DUCHEMIN.

Précisément, ce n'est pas vous à qui j'ai affaire, c'est votre neveu.

DURMONT.

Voyons, s'agit-il de modes, de nouvelles, de décès, de procès ? car, Dieu merci, vous savez tout des premiers ; c'est par vous que les autres sont instruits.

DUCHEMIN.

Je n'ai que cela à faire.

DURMONT.

Vous devriez tenir un journal de vos actions.

DUCHEMIN.

Ne pensez pas rire. Avant de me coucher j'écris ma vie. Je ne veux à présent que vous raconter une petite anecdote, obtenir un service de votre neveu, et je vous laisse.

DURMONT.

Eh bien, voyons votre anecdote : tout bas, bien vîte, je vous en prie.

DERICOUR, *frappant sur sa table.*

Ah ! quelle patience il faut avoir !

DUCHEMIN.

Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc ? il ne faut pas se mettre en colère comme cela ; on se fait mal et on ne finit rien.

DURMONT *à Dericour.*

Emporte tes papiers dans ma chambre ; je reste avec cet original. (*Déricour sort.*)

SCÈNE XXIII.

DURMONT, DUCHEMIN.

DUCHEMIN.

Eh bien, où va-t-il donc ?

DURMONT.

Laissez-le faire. Voyons votre anecdote.

DUCHEMIN.

Connaissez-vous un certain Bourdas ?

DURMONT.

Pas du tout.

DUCHEMIN.

Je le connais, moi.

DURMONT.

Vous connaissez tout le monde.

DUCHEMIN.

C'est le neveu de Damon, cet homme si plein d'esprit.

DURMONT.

Damon, de l'esprit ?

DUCHEMIN.

Non, il n'a pas d'esprit ; mais il a de l'instruction.

DURMONT.

C'est un ignorant.

DUCHEMIN.

Oui, c'est un ignorant ; mais il a du babil.

DURMONT.

Dites de l'effronterie.

DUCHEMIN.

C'est ce que je voulais dire, c'est un sot. Son neveu Bourdas est un très-bon enfant, un peu égoïste, très-paresseux, fils d'un Gascon, arrivé à Paris pour y faire fortune, et n'ayant pas trouvé de moyen plus commode que de s'établir ami de la maison dans quelques bons ménages. Il a maintenant un petit appartement à l'entresol, chez une veuve nommée madame Derouville. Il est bon de vous dire que ce pauvre Bourdas est bavard, conteur, disputeur, divagueur ; madame Bourdas, ... je veux dire madame Derouville... Suivez-moi bien, je vous en prie.

DURMONT.

Je ne perds pas un mot. *(Apart.)* Ah mon Dieu ! est-ce que personne ne viendra me délivrer.

DUCHEMIN.

Hier donc, entre sept et huit... heures....

SCÈNE XXIV.

DURMONT, DUCHEMIN, FLAMAND.

FLAMAND, *en dehors.*

Eh bien ! on a mis le verrou !

DURMONT.

Attends, je vais t'ouvrir. Ah ! grace au ciel...

(Il va ouvrir à Flamand.)

DUCHEMIN.

Comment, nous étions enfermés !

DURMONT.

Qu'est-ce ? que me veux-tu ?

FLAMAND.

Un monsieur qui veut absolument voir M. Dericour, il n'a qu'un mot à lui dire ; il a été sur le point de me battre, quand je lui ai dit qu'il n'y avait personne. Il se nomme Bourdas.

DUCHEMIN.

Précisément. L'homme en question.

DURMONT.

Fais entrer. Je l'aurai bientôt congédié.

DUCHEMIN.

Ah ! je vous en prie, ne me compromettez pas. Je ne voudrais pas qu'il sût que c'est par moi que vous êtes instruit.

DURMONT.

De quoi ?

DUCHEMIN.

De l'anecdote que j'allais vous conter.

DURMONT.

Nayez pas peur.

SCÈNE XXV.

DURMONT, DUCHEMIN, BOURDAS.

BOURDAS.

Parbleu, monsieur, on a bien de la peine à pénétrer jusqu'à vous! Vous ici, mon cher Duchemin! Eh mais, en effet, vous habitez cette maison; j'y suis venu si souvent du temps de l'ancienne propriétaire, la veuve d'un capitaine de cavalerie, un très-bel homme, je dis beau; il avait une balafre sur la figure; la faute d'un postillon qui le versa dans un voyage qu'il fit à Genève, au bord du lac d'où viennent ces bonnes truites. C'est un mets délicieux. Moi, je préfère les carpes du Rhin.

DUCHEMIN.

Comment se porte, madame Bourdas? et non, je me trompe toujours; madame Derouville veux-je dire?

BOURDAS.

N'y prenez pas garde; toujours ses maux de nerfs, maladie moderne, les anciens ne la connaissaient pas. Hypocrate... C'est à M. Dericour que je desire parler.

DURMONT.

Eh bien, monsieur, je suis son oncle.

BOURDAS.

Son oncle? En effet, la mère avait un frère, j'ai beaucoup connu le père Dericour, négociant très-intelligent, un peu timide. Dans le commerce, il faut être hardi, comme à la guerre. Vous me citerez Fabius le temporiseur. Ce n'est pas mon homme. Vive Alexandre!

DURMONT.

Enfin, monsieur, pourriez-vous me dire le motif de votre visite à mon neveu.

BOURDAS.

Oui sans doute, à son oncle ; madame Derouville, mon amie, femme de mérite, j'ose le dire, fait le plus grand cas de l'esprit et du talent ; mais qu'est-ce que l'esprit et le talent, sans la probité, la délicatesse, la bonté d'ame ? Triste succès que celui qu'on obtient per fas et nefas, comme dit fort bien Salluste, Cicéron ou Tite-Live. Tite-Live, quel historien ! et Tacite quel écrivain ! Avec quelle profondeur ce Tacite a peint l'ame affreuse de Néron, Ce monstre.... Je dis monstre ; car suivant M. de Buffon, c'est un monstre que celui.... M. de Buffon ! ce grand peintre de la nature, riche sous tous les rapports.... Avez-vous été à Monbar ? Superbe propriété ; quel bon vin ! C'est tout simple, la Côte-d'Or. Cela vaut-il nos vins du midi ?.. C'est une question !

DUCHEMIN, *bas à Durmont.*

Vous avais-je trompé ? Voyez quel chemin il nous fait faire.

BOURDAS.

Pour en venir au fait, madame Derouville me députe vers M. votre neveu; je suis une façon d'ambassadeur chargé d'examiner ses connaissances, son esprit, son cœur et sa judiciaire ; car la judiciaire.....

DURMONT.

Et à quoi bon, s'il vous plait ?

BOURDAS.

Elle cherche un secrétaire, elle a lu l'article de monsieur votre neveu dans les Petites-Affiches, et comme elle a un belvédère à Paris, et qu'à la campagne elle jouit de la plus belle vue.....: on croit être en Suisse. Ce n'est pas que nous n'ayons en France..... par exemple la vallée de Montmorency.... en général tous les environs de Paris.

DURMONT.

Mais quel article, monsieur ?

BOURDAS.

Eh parbleu, mousieur, le voilà: Lisez vous-mêmes.

(*Il donne les Petites-Affiches à Durmont.*

Je suis homme de lettres, moi; c'est-à-dire amateur, et capable de juger....

DURMONT.

Que diable, ceci veut-il dire?

SCÈNE XXVI.

DERICOUR, DURMONT, DUCHEMIN, BOURDAS.

DERICOUR, *sortant de chez Durmont, des papiers à la main.*

Enfin, j'ai terminé; je cours chez le général.

DURMONT.

Mais dis-moi donc, mon neveu, ce que signifie cet article que tu as fait mettre dans les Affiches.

DERICOUR, *prenant l'article, et posant ses papiers sur la table.*

Eh quoi donc, mon oncle?

BOURDAS.

Ah voilà le neveu! Extérieur aimable, préjugé favorable.

DURMONT.

Et voilà monsieur qui vient te faire subir un examen, pour savoir si tu es en état d'être lecteur ou secrétaire d'une madame Derouville.

DERICOUR.

C'est un tour de Florville. Monsieur, permettez....

BOURDAS.

Ah! monsieur est monsieur Dericour. Monsieur votre

père n'était encore que commis voyageur lorsque je le connus ; il faisait la cour à la veuve d'un président, laquelle était fille d'un conseiller....

DERICOUR.

Souffrez, je vous prie....

BOURDAS.

Bref, monsieur votre père rencontra madame votre mère....

DERICOUR.

Je voudrais vous dire....

BOURDAS.

Moi, j'étudiais en médecine, et je faisais des petits vers à Chloris ; c'était la mode, dans ce temps-là, de faire des élégies, des madrigaux.

DURMONT.

Oh ! ma foi.... (*Il rassemble les papiers qui sont sur la table.*

BOURDAS.

Et des baisers.... Dorat.... Colardeau.... Malfilâtre.... qui périt si malheureusement... dans un fossé.

(*Durmont sort, sans être remarqué des autres personnages.*)

SCÈNE XXVII.

DERICOUR, DUCHEMIN, BOURDAS.

BOURDAS.

J'étais un des plus féconds fournisseurs du Mercure ; mais je ne signais que les pièces importantes, jamais les énigmes. Aujourd'hui je veux être votre Mécène.

DURMONT.

Je veux vous dire....

BOURDAS.

Mécène, l'ami d'Auguste et de Virgile.... Virgile rival

d'Homère.... Homère ce prince des poètes.... poètes épiques, car pour le dramatique....

DERICOUR.

Entendez-moi.

BOURDAS.

Et meminisse juvat.... Où en étais-je? à Virgile. Non, Homère et Mécène. Bref, rien n'est plus rare qu'un véritable ami.

DERICOUR.

Enfin, monsieur, me laisserez-vous parler? Désespéré de la peine que vous avez prise. L'article ne me regarde pas. C'est un de mes amis qui, sans m'en prévenir, a fait mettre mon nom dans le journal.

BOURDAS.

Pas possible! Je comprends, les trois étoiles!

Mon esprit aisément perce à travers ces voiles.

Mais comment s'appelle-t-il? quel est cet ami?

DERICOUR, *écrivant.*

Je vous écris son nom et son adresse. Mille pardons, je suis très-pressé.

BOURDAS, *se retirant.*

Que je ne vous arrête pas. Je le suis aussi, je sors :

(Revenant sur ses pas.)

Mais pourquoi cet anonyme? un écrit clandestin....

DERICOUR.

Il vous expliquera ses motifs. Quant à moi je ne puis...

BOURDAS, *se retirant.*

C'est juste. Je vous laisse. *(Revenant.)* Je suis fâché que ce ne soit pas vous dont il soit question. Votre physionomie..... La physionomie.... Je suis physionomiste ; j'ai étudié Lavater, j'ai travaillé à l'abrégé dont on vient de donner une édition.

DERICOUR, *le poussant presque jusqu'à la porte.*

Mon ami vous conviendra beaucoup mieux que moi. Il chante à ravir, compose des romances, et peut soutenir la conversation avec vous, de quelque côté qu'il vous plaise de l'attaquer, en sciences, beaux-arts, belles-lettres, morale, érudition ...

BOURDAS.

C'est l'homme qu'il nous faut. Bien le bon jour, enchanté, au plaisir, votre serviteur. (*Il sort.*)

SCÈNE XXVIII.

DERICOUR, DUCHEMIN.

DERICOUR.

Il est parti. Eh vîte, je m'échappe.

DUCHEMIN, *l'arrêtant.*

Vous savez que je viens réclamer de vous un petit service.

DERICOUR.

Vous me parlerez une autre fois, mon cher Duchemin.

DUCHEMIN.

Mais c'est une chose fort pressée....

DERICOUR, *allant chercher ses papiers, qu'il croit sur sa table.*

Ce que j'ai à faire est bien plus pressé.... Eh bien, où sont donc mes papiers ? O ciel ! mes comptes, mes bordereaux, le mémoire pour le général ? Je ne trouve plus rien. (*Il bouleverse tous les papiers qui sont restés.*) Je les avais là encore tout-à-l'heure.

DUCHEMIN.

Eh mais, attendez-donc ; en bouleversant tout de la sorte, on ne trouve rien.

DERICOUR.

Comment ! un mémoire que je viens de terminer ; il ne peut pas être perdu ; je ne peux pas les avoir laissés dans la chambre de mon oncle. Voyons cependant. (*Il entre chez son oncle.*)

DUCHEMIN.

C'est un bon jeune homme ; mais il est d'une vivacité...! Je voudrais pourtant bien lui parler de mon affaire, j'ai compté sur lui.

DERICOUR, *sortant de chez son oncle.*

Ils n'y sont pas ; il faut que je renonce à les chercher ; le temps se passe. Je suis ruiné, abymé. (*Il se jette dans un fauteuil.*)

DUCHEMIN.

Calmez-vous, ne vous désespérez pas, tout s'arrangera, et si je peux vous servir.... Peut-on vous parler enfin ?

DERICOUR.

Eh oui, parlez ; à présent je peux écouter les affaires des autres.

DUCHEMIN.

Mon ami, vous savez que je suis franc-maçon. Je suis dans ce moment le vénérable de ma loge ; nous avons demain loge d'adoption, et je voudrais des couplets galans pour nos dames.

DERICOUR.

Des couplets ?

DUCHEMIN.

Oui, mon ami, et je m'adresse à vous ; vous avez tant d'esprit.

DERICOUR.

Des couplets ! Comment, c'est pour me demander des couplets que depuis une heure vous me retenez, vous m'impatientez ?

DUCHEMIN.

Ne vous fâchez pas, je m'adresserai à un autre ; j'en ai de vieux que je peux rajeunir.

DERICOUR.

Allez-vous-en au diable, vous et tous les oisifs, tous les inutiles, tous les bavards de votre espèce, avec vos couplets, vos visites, vos niaiseries.

DUCHEMIN.

Quelle colère ! Vous m'effrayez ! Je n'étais pas si brusque, si bourru dans ma jeunesse. Je m'en vais, je m'en vais. (*En reculant pour sortir, il heurte Versac, qui entre.*) Je vous demande bien pardon, monsieur. Il n'y a pas de mal. Passez, vous allez trouver M. Dericour de belle humeur. (*Il sort.*)

SCÈNE XXIX.

DERICOUR, VERSAC.

VERSAC.

Ah, mon cher Dericour ! je reviens à vous : je suis perdu, ruiné ; elle a sauté.

DERICOUR.

Quoi donc !

VERSAC.

Ma martingale.

DERICOUR.

Eh ! que m'importe votre martingale ?

VERSAC.

Il ne me reste pas un écu pour la recommencer : je me jette dans vos bras. Mon ami, il faut que vous me trouviez une occupation, une place.

DERICOUR.

A vous ! Mais à quoi êtes-vous propre ?

VERSAC.

A tout, mon ami ; c'est-à-dire à tailler, à couper, à jouer. Je vais de ce pas trouver les personnes qui tiennent le bail des jeux : je me réclamerai de vous. Il faut qu'ils me donnent une inspection, un contrôle, un bout de table. Dites-leur, je vous en prie, que je suis un honnête homme qui ai tout perdu chez eux : ils ne peuvent pas me refuser un emploi ; je compte sur vous, mon ami, et sur d'autres, chez lesquels je cours. La rouge, qui passe vingt fois ! Adieu, mon cher Dericour. (*Il sort.*)

DERICOUR.

Et mon oncle qui m'abandonne, que faire ?

SCÈNE XXX.

DERICOUR, LEFFILÉ.

LEFFILÉ *accourant.*

Ah ! mon ami, c'était superbe ! c'était magnifique ! La belle revue ! Moi, j'étais né avec les inclinations belliqueuses ! J'aime à voir défiler les troupes !

DERICOUR.

Le voilà encore !

LEFFILÉ.

Je viens me reposer un instant chez vous, avant de rentrer chez moi.

SCÈNE XXXI.

DERICOUR, Madame BOURNEUIL, JULIE.

Madame BOURNEUIL.

Ah, mon cher Dericour, recevez nos remerciemens !

JULIE.

Quelle obligation ! Que ma mère a bien fait de s'adresser à vous !

DERICOUR.

Que voulez-vous dire ?

Madame BOURNEUIL.

Mon fils est nommé !

JULIE.

Et c'est à vous que nous le devons !

DERICOUR.

Et comment serait-ce à moi ? il ne m'a pas été possible de sortir de cet appartement.

Madame BOURNEUIL.

C'est le secrétaire du général qui vient de nous l'apprendre.

JULIE.

Il avait déja entre ses mains tous les titres, tous les papiers de mon frère.

DERICOUR.

Comment il les a ! et je ne les ai plus ? Quel mystère ! Pardon, mesdames, il faut que je coure, que je m'informe....

Madame BOURNEUIL.

Un moment. Eh quoi ! vous n'auriez fait aucune démarche ? Mais à qui mon fils peut-il devoir d'être nommé ?

LEFFILÉ.

Oui, à qui ? voilà la question.

SCÈNE XXXII.

DERICOUR, Madame BOURNEUIL, DURMONT, JULIE.

DURMONT, *entrant.*

Et parbleu, c'est à Dericour.

DERICOUR.

A moi !

DURMONT.

Oui, à toi ; c'est moi qui me suis permis d'emporter tous tes papiers, j'ai fait toutes les démarches en ton nom ; c'est ton mémoire qui a décidé le général. J'ai couru chez monsieur S.-Yves ; je lui ai remis tes comptes, tes bordereaux : je t'apporte de sa part la promesse d'un intérêt sans mise de fonds ; ainsi, madame, ce jeune homme vous a rendu service : il a un état ; voyez maintenant ce que vous en voulez faire ?

DERICOUR.

Ah ! mon oncle ! et moi qui osais vous accuser de m'avoir abandonné.

Madame BOURNEUIL.

Ma fille, toi seule peux nous acquitter envers lui.

JULIE.

Il m'est bien doux de vous devoir le bonheur de mon frère.

SCÈNE XXXIII.

LES MÊMES, DEGLANTIER.

DEGLANTIER.

Pardon, mon cousin ; c'est mon parapluie que j'avais

oublié : que je ne vous dérange pas. Ma femme m'attend dans un petit cabriolet pour retourner à Versailles ; moi, j'ai une place auprès du cocher, en lapin, comme cela se dit. Eh bien, où est-il donc, ce maudit parapluie ? Ah, le voilà ! Je vous souhaite bien le bon jour. (*Il sort.*)

SCÈNE XXXIV et dernière.

LES MÊMES, hors DEGLANTIER.

DERICOUR.

Je suis le plus heureux des hommes ; mais si je réussis, ce n'est pas faute d'avoir été assiégé par tous les gens qui n'ont rien à faire.

DURMONT.

Tu n'a pas tout vu : et celui qui aime mieux mendier que travailler ; et ceux qui passent leur soirée à voir jouer à la paume ou à la boule ; et celui qui court les sermons, les plaidoyers, les jugemens criminels et les répétitions d'opéra ; et ceux qui cabalent et se battent dans les parterres, cela ne finit pas. Allons, mes enfans, ce soir le contrat ; dans huit jours la noce ; et que Dieu nous préserve à jamais de l'oisiveté !

DERICOUR.

Et des visites des oisifs.

LEFFILÉ.

Et des visites des oisifs.

FIN.

Ouvrages nouveaux qui se trouvent chez le même Libraire.

Le Rival par amitié, vaudeville en 1 acte, par Dumolard et Favard, 1 fr. 20 c.

Le Bavard et l'Entêté, comédie en un acte, en vers, par Barjaud et D***, 1 fr. 25 c.

Monval et Sophie, drame en trois actes et en vers, par Aude, 1 fr. 50 cent.

Les Avant-Postes du maréchal de Saxe, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par Moreau et Dumolard, 1 fr. 25 cent.

M. Lamentin, ou la Manie de se plaindre, comédie en un acte et en vers, par Dorvo, 1 fr.

Bon Naturel et Vanité, ou la Petite Ecole des Femmes, comédie en un acte et en vers, par Dumolard, 1 fr. 20 c.

Le Jeune Médecin, ou l'Influence des Perruques, comédie en un acte et en prose, par Picard, 1 f.

L'Ami de tout le monde, comédie en deux actes et en prose, par le même, 1 fr.

Le Mariage des Grenadiers, ou l'Auberge de Munich, comédie en un acte et en prose, par le même, 1 fr.

Les Ricochets, comédie en un acte et en prose, par le même. 1 fr.

L'Opinion du Parterre, ou Revue des Théâtres, sixième année, 1809, 2 francs. Les cinq premières années se vendent chacune 2 fr.

On trouve chez le même libraire une collection nombreuse de costumes d'acteurs de tous les Théâtres de Paris, en différens rôles; ces gravures coloriées sont de grandeur à être mises à la tête des pièces, et se vendent 50 centimes chacune.

PQ
2381
04

Picard, Louis Benoit
Les oisifs

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY